

étaient semblables à ceux de sa sœur Christiane ; seulement, chez elle, la physionomie, au lieu d'être froide était dure.

— Bonjour, ma chère, dit-elle à sa nièce : vous devez être très fatiguée, nous ferons connaissance plus tard. Madeleine, conduis la dans sa chambre.

— C'est ce que je fais, *dear mamma*, répondit Madeleine ; puis, entraînant sa cousine à travers plusieurs pièces, elle lui ouvrit la porte d'un petit réduit assez sombre qui donnait sur une cour intérieure. S'arrêtant alors sur le seuil, elle lui fit un profond salut, en disant :

— Nous sommes voisines : si Votre Majesté a besoin de mes humbles services, qu'elle donne un coup de poing dans la cloison.

La-dessus, Madeleine se retira, laissant Antoinette seule et absolument interloquée.

X

Plus Antoinette vivait chez les de Paulhac, moins elle s'y habituaît ; c'était un intérieur si différent de celui de ses parents ! Le luxe des appartements ou, du moins, de la partie des appartements réservée au public, l'élégance fastueuse de la toilette de ces dames lui avaient d'abord fait dire : " Mon oncle est bien riche. " Mais, lorsqu'au bout de quelques jours et surtout de quelques semaines, elle s'aperçut que le boucher ne parvenait qu'à grand'peine à se faire payer et que le blanchisseur n'y parvenait pas du tout, elle se dit, au contraire : " Mon oncle est bien pauvre. "

Tout, dans la maison, présentait effectivement le hideux contraste du luxe et de l'indigence. Ces dames avaient des robes de cinq cents francs, et leurs chemises étaient brodées de reprises ; elles portaient de somptueuses fourrures avec des bas rapiécés. La table de lunch débordait de pâtés succulents et de bonbons exquis, et le café du matin se sucrant avec de la cassonade. Le porto, le xérès, le marsala, coulaient à flots pour les visiteurs ; mais à la table de famille, on buvait du vin de l'épicier à 60 centimes le litre, et l'on n'avait pour dessert que quatre assiettes de mendiants, toujours refusées et qui reparaissaient quotidiennement, à titre décoratif.

Antoinette songeait en voyant tout cela, à la saine abondance de la Ronchère et aux simples toilettes de Mme Thérèse qui avait cependant plus noble apparence que la belle madame de Paulhac, ainsi nommée par ses admirateurs, et à laquelle sa nièce trouvait l'air d'une actrice, avec ses joues peintes, ses lèvres peintes, ses cheveux teints, ses yeux peints, sa voix dure et ses gestes cavaliers. Madeleine ne lui plaisait guère davantage avec ses cheveux jaunes, d'une couleur bien peu naturelle aussi, son visage effronté, tout barbouillé de poudre de riz, et ses allures garçonnières. Cependant, elle eût passé sur cela, elle s'y fût résignée : à seize ans, on a tant de souplesse dans le corps et dans l'esprit, on peut se plier à tout ; mais ce à quoi il lui était impossible de s'accoutumer, c'était à une indigence bien autrement lamentable que l'indigence d'argent. Antoinette, jusqu'alors, n'avait pour ainsi dire vécu que par le cœur : ses erreurs, ses fautes, ses vertus, ses malheurs et ses joies, tout lui était venu du cœur. Or, le cœur paraissait être chez les de Paulhac un organe absolument atrophié, une monnaie hors d'usage. Son oncle, il est vrai, paraissait bon, mais il parlait peu et semblait exagérer à dessein son rôle de malade pour ne